

Bulletin d'histoire politique

Skinheads au Kop de Boulogne : hooliganisme, politique et musique

Skinheads at the Kop de Boulogne: Hooliganism, politics, and music

Olivier Bérubé-Sasseville et Philippe Roizès



Volume 33, numéro 1, hiver 2026

Musique(s) et politique(s)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1124654ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1124654ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé-Sasseville, O. & Roizès, P. (2026). Skinheads au Kop de Boulogne : hooliganisme, politique et musique. *Bulletin d'histoire politique*, 33(1), 95–126. <https://doi.org/10.7202/1124654ar>

Résumé de l'article

Cette contribution analyse l'histoire de la création du Kop de Boulogne, tribune historique de l'équipe de football française, le Paris Saint-Germain au Parc des Princes, à laquelle est associée, dès les années 1980, une tendance d'extrême droite. Nous étudions la place prépondérante qu'occupent les skinheads dans l'embrigadement et la radicalisation de la tribune tout en portant une attention particulière aux dynamiques conflictuelles qui émergent en son sein. Comme le mouvement skinhead est avant tout musical par essence, nous analyserons à la fois l'apport de la mouvance et des genres musicaux constitutifs de sa culture, la oi! et le Rock Against Communism (RAC), fortement inspirés des chants de supporters de football et habités par une identité ouvrière pour le premier et empreint de radicalité politique pour le second, dans ce processus d'enrégimentement. À la croisée d'une réflexion historiographique sur le hooliganisme, son lien avec l'extrême droite et son rapport à la culture, cet article propose une analyse de sources inédites permettant de jeter un regard nouveau sur un pan sous-étudié des interstices des cultures souterraines parisiennes des années 1980.

Skinheads au Kop de Boulogne : hooliganisme, politique et musique¹

OLIVIER BÉRUBÉ-SASSEVILLE

Chercheur postdoctoral
Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Paris

PHILIPPE ROIZÈS

Auteur et documentariste

RÉSUMÉ

Cette contribution analyse l'histoire de la création du Kop de Boulogne, tribune historique de l'équipe de football française, le Paris Saint-Germain au Parc des Princes, à laquelle est associée, dès les années 1980, une tendance d'extrême droite. Nous étudions la place prépondérante qu'occupent les skinheads dans l'embrigadement et la radicalisation de la tribune tout en portant une attention particulière aux dynamiques conflictuelles qui émergent en son sein. Comme le mouvement skinhead est avant tout musical par essence, nous analyserons à la fois l'apport de la mouvance et des genres musicaux constitutifs de sa culture, la oi! et le Rock Against Communism (RAC), fortement inspirés des chants de supporters de football et habité par une identité ouvrière pour le premier et empreint de radicalité politique pour le second, dans ce processus d'enrégimentement. À la croisée d'une réflexion historiographique sur le hooliganisme, son lien avec l'extrême droite et son rapport à la culture, cet article propose une analyse de sources inédites permettant de jeter un regard nouveau sur un pan sous-étudié des interstices des cultures souterraines parisiennes des années 1980.

1. Cet article scientifique a été évalué par deux experts anonymes externes, que le Comité de rédaction tient à remercier.

Abstract : see end of volume

MOTS-CLÉS

Hooliganisme, football, skinheads, extrême droite, oi!, punk.

En Angleterre, le football² fait partie intégrante de la culture populaire et constitue même une quasi-religion. Les liens sont notamment très forts entre les partisans de ce sport d'une part, la frange du punk issue des classes populaires et les skinheads³ d'autre part. Le fait qu'à Londres, par exemple, il existe plusieurs équipes selon les quartiers renforce la notion de territoire, importante chez les skinheads. Les *Youth cults*⁴, souvent étroitement liés à des genres musicaux, et la culture ultra des supporters entretiennent des liens forts jusqu'à aujourd'hui. Dans les années 1960, l'augmentation significative de la qualité de vie d'une partie importante de la classe ouvrière entraîne la possibilité, pour une industrie culturelle florissante, d'atteindre ce versant de la population. En effet, l'avènement d'une société du loisir intervient dans une période où la jeunesse anglaise dispose de moyens financiers plus élevés que jamais, profitant elle aussi de l'augmentation des salaires des parents. Pour la première fois dans l'histoire de la classe ouvrière, celle-ci voit son niveau de vie augmenter au point que les parents peuvent accorder un peu d'argent de poche à ses enfants pour leurs loisirs. Ce phénomène est notamment rendu possible par le développement de la couverture télévisuelle, dont ces sous-cultures jouissent et qui participe à leur essor. De plus, constituant la première génération issue de la classe ouvrière à disposer d'argent de poche, les jeunes skinheads anglais des années 1960 sont les premiers à pouvoir voyager dans tout le pays pour suivre leur équipe favorite. Cette nouveauté

-
2. Nous utilisons le terme «football» en raison de la dénomination utilisée dans les pays qui sont traités dans cet article, soit la France et l'Angleterre. Il réfère à ce que nous appelons *soccer* en Amérique du Nord.
 3. Membres d'une sous-culture qui émerge dans les années 1960 en Angleterre et qui s'exporte à la fin des années 1970. D'abord inspirée par le reggae et la culture jamaïcaine, sa deuxième incarnation se greffe au mouvement punk qui prend d'assaut l'Angleterre au tournant des années 1980 et développe son propre style musical, la oi!. Motivés par un sentiment d'aliénation sociale et une forte appartenance à la classe ouvrière, les skinheads sont reconnaissables notamment par leur style vestimentaire et par leurs cheveux très courts ou rasés à blanc.
 4. Les *Youth cults* sont des sous-cultures basées sur la jeunesse avec des styles, des comportements et des intérêts distincts. Les sous-cultures de jeunes offrent aux participants une identité en dehors de celle attribuée par les institutions sociales, telles que la famille, le travail, la maison et l'école. Les sous-cultures de jeunes qui manifestent une hostilité systématique à l'égard de la culture dominante sont parfois décrites comme des contre-cultures.

accélère la circulation et le développement du hooliganisme⁵. Une décennie plus tard, punks et skinheads anglais vont au stade, qui devient également un lieu de durcissement politique et parfois de recrutement pour l'extrême droite⁶. Et le phénomène finit par se répercuter en France.

Dans cet article, nous postulons que la mouvance skinhead, dont la musique constitue un élément déterminant, joue un rôle fondamental à la fois dans le développement du hooliganisme dans les stades, mais également dans une certaine radicalisation politique vers l'extrême droite. Virilisme et sentiment identitaire imprègnent peu à peu un espace par le biais de l'attitude et des propos outranciers des protagonistes et par celui des chansons véhiculant le même état d'esprit. Alors qu'une certaine ambiguïté persiste dans les propos recueillis, les protagonistes interviewés rejetant souvent l'idée d'un prosélytisme au sein des bandes de skinheads présents, la connotation que prend le Kop de Boulogne penche indéniablement vers la droite de l'échiquier politique. Complexe phénomène, à la fois culturel et politique, l'évolution de cette tribune est influencée par le contexte de droitisation de la société française, et, plus particulièrement, de la mouvance skinhead, dont provient une partie importante de ses effectifs.

Tandis que ces cultures sont importées en France, nous verrons comment les supporters passent par le punk avant d'être skinheads, puis *casuals*⁷. À Paris, en 1978, l'Angleterre inspire la création d'un Kop, regroupement de supporters du Paris Saint-Germain (PSG), ostentatoires et chaotiques dans la tribune Boulogne du Parc des Princes. Au début, ils sont une cinquantaine, dont plusieurs punks et autonomes⁸. Jeune club naissant dans l'indifférence et détesté hors de la capitale, ces supporters se forgent une identité parisienne contre la France entière. S'il ne concerne pas l'ensemble de la tribune, le hooliganisme à la française, né dans cette tribune, devient cependant une réalité et la violence y étant associée prend un essor considérable.

-
5. *Fans* de compétitions sportives caractérisés par des comportements violents lors des matchs. Le terme est généralement associé au football, d'abord en Angleterre, mais ensuite à travers le monde.
 6. Dominique Bodin, Luc Robène et Stéphane Héas, «Racisme, xénophobie et idéologies politiques dans les stades de football», *Raisons politiques*, vol. 29, n° 1, 2008, p. 147-167.
 7. Sous-culture issue des hooligans. Ils en modifient le style en cessant de porter des vêtements à l'effigie ostentatoire des clubs qu'ils supportent. Souhaitant éviter l'attention policière et se fondre plus aisément dans la masse des supporters lambda, ils optent plutôt pour des marques haut de gamme, telles que Stone Island, Lacoste, Fila, Sergio Tacchini, Ellesse et Fred Perry, par exemple.
 8. Inspirés par une expérience italienne, les autonomes français sont issus d'un courant politique, culturel et social considéré comme appartenant à l'extrême gauche et prônant un affranchissement de l'État, du Capital, des partis politiques, des syndicats et même du tissu associatif. Issue d'une radicalisation de certains éléments de Mai 68 en France, l'autonomie s'inspire notamment des courants libertaires, situationnistes et marxistes.

Si des skinheads, peu vus hors de l'enceinte du stade, signalent leur présence dès le début des années 1980, 1982 voit la convergence de différentes bandes de crânes rasés au Parc, bien plus par mimétisme avec l'Angleterre que pour la passion du football. Le Kop de Boulogne compte alors 1500 supporters. Les punks de la première heure du Kop avaient amené une dimension «bordélique». Mais ce sont bien les skinheads, avec leur dévotion à la musique, leurs textes de chansons outranciers, leur culture de l'agressivité et leur nationalisme grandissant, qui vont façonner un nouvel état d'esprit dans la tribune et influencer son ensemble. Car, deux ans plus tard, rixes et saluts nazis poussent les punks, généralement confusément influencés par les idéaux libertaires, vers la sortie ou les poussent à devenir skinheads eux-mêmes. Semer une terreur virile constitue l'état d'esprit de la plupart, tandis que recruter pour fonder un groupe politique devient l'obsession de Serge Ayoub, surnommé Batskin⁹. Cette prolifération d'une sensibilité d'extrême droite dans les stades s'inscrit dans une histoire documentée du phénomène, qui dépasse largement le cadre parisien¹⁰. S'ils demeurent une minorité, les skins influencent une grande partie de la tribune dans la volonté d'établir un territoire «blanc» et une identité nationaliste. Des jeunes issus de la classe moyenne, étrangers aux codes de la culture skinhead, s'avèrent captivés par un certain virilisme, un rapport frondeur à toute situation, et convaincus par un nécessaire refus de l'immigration, vue comme un danger. Beaucoup adoptent à leur tour les vêtements emblématiques des crânes rasés, s'amuse dans un premier temps par leurs chansons, qui finissent par les séduire. Une certaine identité de Boulogne est modélisée par une minorité, les skinheads, laissant une énorme empreinte. D'ailleurs, la boutique London Styl, ouverte dans le XV^e arrondissement, attire skinheads et jeunes gens issus de milieux plus favorisés récemment convertis à une certaine outrance. On y retrouve alors des marques importées de Londres, comme Fred Perry, prisée des Skinheads.

Dans le présent article, nous exposerons la façon dont ces développements historiques sont importés en France pour présenter les diverses théories explicatives des causes sociales du hooliganisme. Plus particulièrement, nous tenterons d'extrapoler des théories généralement élaborées pour expliquer le cas des supporters anglais afin de présenter les spécificités du contexte

-
9. Skinhead devenu rapidement un militant d'extrême droite, son parcours est indissociable de celui des crânes rasés nationalistes parisiens des années 1980. Politiquement, il devient notamment leader des Jeunesses nationalistes révolutionnaires (JNR) et, plus tard, de Troisième Voie, mouvement issu du solidarisme.
 10. John Clarke, *Football Hooliganism and the Skinheads*, Center for Contemporary Cultural Studies, Birmingham, 1973; Philippe Broussard et Daniel Mermet, *Génération supporter: enquête sur les ultras du football*, Paris, R. Laffont, 1990; Dominique Bodin, Luc Robène et Stéphane Héas, *Sports et violences en Europe*, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe, 2004.

français. Après un bref retour sur l'historiographie, nous nous concentrerons sur le cas des supporters du PSG associés au Kop de Boulogne. Plus spécifiquement, nous traiterons de la présence des skinheads en son sein ainsi que de la place prépondérante que prendra la musique dans le phénomène d'identification et de radicalisation permettant d'étendre son influence au sein de la tribune. Cette présence apparaît comme triple, agissant sur les orientations de la tribune, dans son développement et sur l'image que ces protagonistes projettent à travers la couverture médiatique dont ils sont l'objet. L'association, quasi automatique, entre les hooligans et une extrême droite qui recruterait dans les stades est omniprésente autant dans les médias contemporains que dans la recherche académique sur le sujet. Alors que cette association n'est pas entièrement inexacte, elle représente seulement une analyse partielle du phénomène. En formulant des réponses simples à des questions complexes, motivées par la dénonciation de partis et les mouvements antidémocratiques, cette piste analytique obscurcit cependant les causes sociales du phénomène. En effet, celui-ci précède la tentative de récupération de ses éléments par les courants les plus radicaux du spectre politique. Par ailleurs, ces théories occultent la place jouée par un milieu faisant de la musique son point central dans l'arrivée et la présence de ces jeunes désœuvrés au stade. Souvent d'abord liés par leur implication au sein de scènes musicales adjacentes au punk, ces hooligans et leurs actions sont fréquemment analysés par le prisme unique de la place grandissante qu'occupe la politique au fil de la période étudiée.

Nous verrons, notamment par l'analyse de différents témoignages recueillis dans le cadre d'un projet de recherche plus large sur l'histoire du mouvement skinhead français, comment se développe le hooliganisme au Parc des Princes. Ce projet de recherche, entamé en 2022 dans le cadre des activités du groupe de recherche *Punk is not Dead: Une histoire de la scène punk en France*, nous a amenés à travailler sur le mouvement skinhead français des années 1980 et 1990. En réalisant une série de 70 entretiens avec des protagonistes de la scène de l'époque, en y ajoutant 20 entretiens effectués par nos soins antérieurement à notre projet, en exploitant des archives issues des différents médias (télévision, radio, presse écrite, revues amateurs), en effectuant une analyse des documents d'archives de Police des services tant parisiens que nationaux des Renseignements généraux, nous avons pu dresser un portrait global d'un mouvement qui constitue un angle mort dans la recherche sur les sous-cultures musicales en France.

À travers ces recherches, nous constatons la place importante que prend le football pour certaines franges du mouvement skinhead, particulièrement à Paris et au Parc des Princes. Effectivement, d'abord phénomène confiné à l'Angleterre, son importation en France s'inscrit dans un processus complexe

imbriqué dans l'histoire des sous-cultures dans le contexte hexagonal. Nous proposerons conséquemment de porter une attention particulière, allant au-delà de l'histoire des groupes impliqués, sur ses dynamiques internes, son rapport à la politique et à la musique, ainsi que sur les origines sociales de ses protagonistes. De cette façon, nous analyserons, à la fois de manière circonstanciée et ancrée dans l'histoire globale du phénomène, le développement de dynamiques sociales sous-étudiées en France et dont les ressorts paraissent parfois impénétrables pour l'observateur extérieur. Nous présenterons également les liens entre ces jeunes supporteurs et les styles musicaux de prédilection des skinheads, la oi! et le Rock Against Communism (RAC). En filigrane de notre analyse, les passerelles entre la culture du stade et les sous-cultures urbaines permettront de brosser un portrait complexe d'un *underground* parisien peu appréhendé par le monde universitaire. Nous souhaitons démontrer qu'une culture de jeunesse, dans laquelle la musique joue un rôle essentiel dans la construction de l'identité skinhead, étend son influence sur les gradins du stade. Et nous cherchons également à décortiquer la multiplicité des facteurs explicatifs de ce processus, du mimétisme avec l'Angleterre à une sensibilité politique en passant par la provocation. Enfin, nous insisterons sur la différence entre une sensibilité identitaire indéniable et un engagement en politique trop longtemps supposé, mais très peu concret dans les tribunes.

UNE HISTORIOGRAPHIE COMPLEXE

Le hooliganisme constitue un phénomène nébuleux, dont l'analyse se complique encore davantage du fait de l'importante médiatisation dont il est l'objet. Obstruée par l'image teintée des représentations médiatiques qui la caractérisent dans l'espace social, l'étude de la violence des foules, dans un contexte sportif, peine à s'extirper des carcans la refoulant dans le monde de l'irrationnel. Effectivement, les premiers travaux y étant dédiés s'inscrivent dans une perspective psychologisante, voire biologisante, faisant de cette violence une conséquence de la part d'animalité intrinsèque à l'homme, qui agirait instinctivement et dévierait ainsi des normes sociales¹¹. À ces analyses succèdent des explications suggérant l'action, toujours irrationnelle, de foules de fanatiques imbibés d'alcool et assoiffés de violence¹². L'un des ouvrages fondamentaux consacrés à la violence des hooligans est écrit en 1990 par le journaliste américain Bill Buford, qui publie *Amongst the Thugs: The Experience, and the Seduction, of Crowd Violence*. Après avoir assisté pendant huit ans aux

11. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, PUF, 1995 [1895]; Serge Moscovici, *L'âge des foules*, Paris, Éditions Complexe, 1991 [1981].

12. Jean-Marie Brohm, *Les meutes sportives*, Paris, L'Harmattan, 1993

matches de football anglais, fraternisé avec les supporters et été témoin de leurs activités dans les stades, il en arrive à la conclusion suivante:

J'ai été surpris par ce que j'ai trouvé; de plus, comme je suis reparti avec un savoir que je ne possédais pas auparavant, j'ai également été reconnaissant et surpris. Je ne m'attendais pas à ce que la violence soit si agréable.... Voilà, si vous voulez, la réponse à la question à cent dollars: pourquoi les jeunes hommes font-ils des émeutes tous les samedis? Ils le font pour la même raison qu'une autre génération a trop bu, a fumé de la drogue, a pris des hallucinogènes, s'est mal comportée ou s'est rebellée. La violence est leur coup de fouet antisocial, leur expérience d'altération de l'esprit, une euphorie induite par l'adrénaline qui pourrait être d'autant plus puissante qu'elle est générée par le corps lui-même, avec, j'en étais convaincu, un grand nombre des mêmes qualités addictives qui caractérisent les drogues synthétiques¹³.

Alors que Bufford ne propose pas d'explication probante concernant les causes de cette violence, il émet cependant le postulat selon lequel ces foules sont dotées d'une agentivité et sont responsables des décisions menant à de tels accès de violence.

Plus tard, à cet égard, Luc Robène et Dominique Bodin apportent des nuances à ces approches:

Ces points de vue sont cependant très critiqués par certains auteurs qui analysent cette violence comme le résultat d'une «rage histrionique» et la «déviation extrême d'un soutien exagéré à l'équipe», tandis que d'autres y voient un moyen choisi pour transformer l'inégalité subie en succès et leur exclusion en reconnaissance sociale. La violence acquiert ainsi le statut politique de la lutte des classes, dont le football populaire est la métaphore, donnant aux auteurs le sentiment de rester les protagonistes de leur existence¹⁴.

Dans les années 1980, Elias et Dunning s'intéressent au rôle que joue le sport dans les processus de civilisation et, ce faisant, introduisent une analyse culturaliste du hooliganisme. L'action des supporters les plus violents serait le fruit de leur appartenance à la frange la plus dure de la classe ouvrière (*rough working class*) qui n'aurait pas encore atteint un niveau de civilisation suffisant pour contrôler ses accès de violence. Celle-ci serait partie prenante de l'identité de ces classes et constituerait la façon privilégiée

13. Traduction libre. Bill Bufford, *Amongst the Thugs: The Experience, and the Seduction, of Crowd Violence*, New York, W. W. Norton and Co Inc, 1990, p. 217.

14. Traduction libre. Dominique Bodin et Luc Robène, «Hooligans, Casuels, Independents: Decivilisation or Rationalization of the Activity? », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 31, n° 16, novembre 2014, p. 2. Dans cette citation, les auteurs se réfèrent à John Clarke, *op. cit.* et à John Clarke, «Football and Working-Class Fans», dans Roger Ingham, Stuart Hall, John Clarke, Peter Marsh et Jim Donovan (dir.), *Football Hooliganism: The Wider Context*, Londres, Inter-Action, 1978, p. 37-60

d'appréhender le conflit. Cette analyse, souvent taxée d'évolutionniste¹⁵, sera également sujette à des critiques l'accusant d'un certain mépris de classe¹⁶. En effet, les généralisations attribuant de manière singulière à cette classe sociale l'intimidation, le pugilat, la surconsommation d'alcool et les relations sexuelles basées sur l'exploitation de l'autre suggèrent une vision obtuse, maintes fois réfutée. Comme l'exposent Robène et Bodin¹⁷, les travaux de Chevalier¹⁸ traitant de la violence des catégories de populations «laborieuses et dangereuses» de Paris, tout comme ceux de Jaspard, Brown et Condon¹⁹, ne se limitent presque jamais à une classe sociale particulière. En effet, les recherches de Dauphin et Farge²⁰ sur les violences familiales ainsi que les écrits d'Harrington²¹, Van Limberg, Colaers et Walgrave²² sur la violence des foules vont également dans ce sens.

À la manière de Luc Robène et Dominique Bodin, nous estimons que cette analyse de la violence des hooligans recèle un problème fondamental. Il est certes compréhensible de vouloir voir une part de déterminisme dans l'action violente des supporteurs, mais l'étude d'Elias et Dunning ne laisse aucune place à la rationalisation de la violence en l'attribuant à la nature humaine par un excès de déterminisme biologisant. Comme l'affirment Luc Robène et Dominique Bodin :

Cela nous amène à considérer la violence comme un produit social et un «accomplissement pratique» résultant de la manière dont les supporteurs interprètent et vivent dans le monde qui les entoure et, en tant que tels, ce sont les motifs et les objectifs individuels et collectifs qui doivent être étudiés²³.

C'est dans cette façon de marquer sa différence, d'exister socialement que se trouve l'agentivité décrite par Luc Robène et Dominique Bodin. Elle s'oppose conséquemment à la suprématie des déterminismes proposés par Norbert

-
15. Ian Taylor, «Class, Violence and Sport: The Case in Soccer Hooliganism in Britain», dans Hart Cantelon et Richard S. Gruneau (dirs.), *Sport, Culture and the Modern State*, Toronto, University of Toronto Press, 1982, p. 39-96.
 16. Dominique Bodin et Luc Robène, *loc. cit.*, p. 4
 17. *Ibid.*
 18. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses : à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Plon, coll. «Civilisations d'hier et d'aujourd'hui», 2002 [1958].
 19. Maryse Jaspard, Elizabeth Brown et Stéphanie Condon, *Les violences envers les femmes en France : une enquête nationale*, Paris, La documentation française, 2003.
 20. Cécile Dauphin et Arlette Farge, *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997.
 21. J. A. Harrington (dir.), *Soccer Hooliganism: a Preliminary Report to Mr. Denis Howell, Minister of Sport*, Londres, HMSO, 1968.
 22. Kris van Limbergen, Carine Colaers et Lode Walgrave, «The Societal and Psycho-Sociological Background of Football Hooliganism », *Current Psychology*, vol. 8, n° 1, mars 1989, p. 414.
 23. Traduction libre. Dominique Bodin et Luc Robène, «Hooligans, Casuels, Independents...», *loc. cit.*, p. 3.

Elias et Eric Dunning²⁴. Les chercheurs analysent également la question du racisme et de la xénophobie dans les stades en posant la question de la place de l'idéologie et du degré de pénétration réelle des courants d'extrême droite chez des supporters²⁵.

Au-delà de la relation entre la violence des stades et l'idéologie, sa connexion avec les sous-cultures est également établie dès les années 1970 par de nombreux chercheurs. Identifiant la première génération de skinheads comme les pionniers de l'émergence du hooliganisme à la fin des années 1960, John Clarke suggère que les changements que subit la classe ouvrière, notamment avec l'explosion des lieux de socialisation y étant associés (discothèques, clubs, cinémas) entraînent des évolutions significatives qui permettent un lien profond entre les loisirs associés aux sports et la musique²⁶. Ces modifications de la classe ouvrière permettront l'affluence de ces populations au stade dans un esprit de connivence avec les sous-cultures, auxquelles ils seront de plus en plus associés. Comme l'affirme John Pollard, l'histoire de la deuxième génération du mouvement skinhead, et conséquemment de sa musique, se superpose, à certains égards, avec le développement de la culture de stade des années 1970²⁷. Le phénomène s'accélère encore davantage dans les années 1980 et, pour la première fois, est importé en France. Notons cependant que, longtemps, le phénomène ultra et/ou hooligan ne dépasse pas Paris avant de se diffuser à Lille et à Lyon. D'autres villes sont finalement touchées par le virus du supportérisme ostentatoire, mais peu de villes voient le phénomène hooligan les déchirer.

EXTRÊME DROITE, SKINHEADS, VIOLENCE ET FOOTBALL

En France, ces violences prennent un essor inquiétant à partir des années 1980. À tel point qu'elles poussent le ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, à proposer aux parlementaires Union pour un mouvement populaire (UMP)²⁸, en 2005, une loi visant à dissoudre les groupes de supporters affichant

24. Voir également Eric Dunning, «Approche figurationnelle du sport moderne. Réflexions sur le sport, la violence et la civilisation», *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 106, n° 2, 2010, p. 177-191, et Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation: la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994 [1986].

25. Dominique Bodin, Luc Robène et Stéphane Héas, «Racisme, xénophobie et idéologies politiques...», *loc. cit.*

26. John Clarke, *Football Hooliganism and the Skinheads*, Birmingham, Center for Contemporary Cultural Studies, 1973.

27. John Pollard, «Skinhead Culture: The Ideologies, Mythologies, Religions and Conspiracy Theories of Racist Skinheads», *Patterns of Prejudice*, vol. 50, no 4-5, 2016, p. 419.

28. Parti de droite d'inspiration gaulliste fondé en 2002 et qui deviendra Les Républicains sous l'impulsion de Nicolas Sarkozy en 2015.

des allégeances racistes ou xénophobes. Elle est adoptée le 23 janvier 2006. Mais, comme celle sur la sécurité dans les manifestations sportives initiée par Michèle Alliot-Marie en 1993²⁹, elle reste largement inappliquée. Cela a pour effet de renforcer le climat d'anomie sociale rendant possibles ces déferlements de violence³⁰. Alors que les manifestations racistes et xénophobes dans le football ne sont pas nouvelles, les condamnations et les dénonciations officielles se multiplient au cours des années 2000 et sont largement relayées par les médias. Cependant:

[...] elles ne permettent pas de distinguer ce qui relèverait d'une idéologie partagée – une «vision du monde» – de ce qui pourrait éventuellement n'être qu'une «simple» provocation inhérente à la logique du jeu. Or la genèse de processus dynamiques, comme les constructions identitaires par acculturation antagoniste, joue manifestement un rôle non négligeable qu'il s'agit d'appréhender sous peine de masquer la réalité plus grave de l'enracinement idéologique avéré d'autres manifestations. S'il ne faut pas surcharger de sens les propos outranciers des fans qui ne visent bien souvent que la disqualification de l'adversaire, vue de l'extérieur, la frontière reste mince entre l'ancrage idéologique et le jeu dans le jeu³¹.

Robène et Bodin avancent à cet égard la distinction, qui nous semble également fondamentale, entre mascarades associées à des logiques sportives concurrentielles et le plus sérieux problème de l'enracinement idéologique de l'extrême droite dans les stades. Effectivement, dans l'imaginaire collectif, le hooligan est «anglais, jeune, pauvre ou mal inséré socialement, délinquant dans la vie quotidienne, “étranger” au monde du football, imbibé d'alcool, et se revendique d'une idéologie d'extrême droite ou appartient à des groupuscules néo-nazis³² [sic]». La multiplication des exemples de médiatisation de provocations racistes opposant supporters de camps adverses renforce ce sentiment déjà largement partagé au sein de l'imaginaire collectif. Or, la cristallisation de ce stéréotype suggère une série de questions difficiles. S'agit-il d'un réel engagement politique ? Est-ce que ces supporters sont réseautés et embrigadés par des forces politiques extérieures au monde du football ? Dans quelle part ces manifestations ostentatoires de racisme sont-elles inscrites dans des logiques oppositionnelles primaires ou, dans le cas contraire, sont-elles le fruit d'un racisme réel ? Quel rôle jouera la musique dans la diffusion d'idéologies au sein de la mouvance skinhead et par voie de conséquence au stade ?

29. Loi n° 93-1282 du 6 décembre 1993 relative à la sécurité des manifestations sportives, NOR: MJSX9300141L

30. Dominique Bodin, Luc Robène, et Stéphane Héas, «Racisme, xénophobie et idéologies politiques...», *loc. cit.*, p. 148.

31. *Ibid.*, p. 149.

32. *Ibid.*, p. 150.

Sans refaire toute l'histoire de la mouvance skinhead, les deux sociologues avancent, avec justesse, que sa première incarnation, fruit de la rencontre de la classe ouvrière britannique et de la première d'immigration jamaïcaine à la fin des années 1960, ne présente aucun des signes d'une radicalisation à l'extrême droite observable dans sa deuxième incarnation dans la seconde moitié des années 1970. Deux phénomènes favorisent la cristallisation d'une identité skinhead. Le premier, de nature immédiate, est la rivalité qu'entretiennent les crânes rasés avec les mods³³ d'une nouvelle génération. Cette rivalité entraîne une multiplication des violences. Le second, à la fois plus sous-jacent et plus profond, consiste en une modification du contexte socioéconomique anglais, notamment une paupérisation de la société britannique. Celle-ci est accentuée par les politiques du gouvernement Thatcher au début des années 1980. C'est ce double contexte qui voit se développer une identité tendant de plus en plus vers le nationalisme³⁴ et la xénophobie.

Une partie de ces skinheads se radicalise indéniablement au cours des années 1980. Pour des mouvements politiques comme le British Movement et le British National Front, ces jeunes constituent des cibles de recrutement. Une frange se durcit encore davantage avec l'avènement des premiers groupes musicaux associés au courant RAC, nom d'une éphémère bannière utilisée par des punks racistes anglais en 1978 et de nouveau relancée à partir de 1983 pour fédérer les groupes skinhead d'extrême droite radicale autour d'un genre musical faisant la promotion d'idéologies xénophobes et suprémacistes. Non seulement elle s'approprie les thèmes racistes et xénophobes de ces partis, mais elle fait aussi l'apologie de la supériorité de la race blanche dans sa musique³⁵.

33. Abréviation de *modernists*, jeunes gens britanniques se considérant comme modernes à partir de 1958. Éminemment élitistes et s'inscrivant en opposition aux rockers jugés trop rustres, les mods définissent en 1963 des goûts relativement précis pour la soul, la musique noire américaine, les scooters, les costumes italiens et les films français de la Nouvelle vague. À partir de 1966, les mods de classe moyenne se tournent vers le mouvement psychédélique, plus expérimental et intellectuel. Et ceux issus de la classe ouvrière adoptent des codes vestimentaires plus rudimentaires, d'abord sous le nom de *hard mods*, avant de développer l'identité skinhead et ses propres goûts caractéristiques. Une nouvelle génération de mods apparaît en 1979 en Grande-Bretagne avant de faire des émules en France.

34. Dans cet article, nous faisons référence à un nationalisme ethnique, parfois exprimé dans des termes culturels inspirés par la Nouvelle Droite, mais qui oppose le Français de souche à l'immigration, surtout extraeuropéenne, sur ces bases biologiques et culturelles.

35. Dans leur article, Luc Robène et Dominique Bodin font référence à la oi!, désignant le courant musical associé à la scène skinhead. Nous estimons que la distinction est importante. Dans le cas présent, il s'agit de l'émergence du Rock against communism (RAC), se constituant en sous-genre de la oi! et canalisant la haine de l'autre par la promotion du racisme, de la xénophobie et du suprématisme blanc au sein du mouvement skinhead. L'une des figures centrales de l'émergence de ce sous-genre est sans contredit Ian Stuart Donaldson, leader du groupe Skrewdriver.

Dans ce contexte, nous tenterons d'apporter un éclairage spécifique sur la constitution du Kop de Boulogne parisien. Celui-ci a été maintes fois identifié, autant par les médias que par le monde académique, comme vivier de l'extrême droite. Il constituerait également un lieu de recrutement réseauté par des skinheads nationalistes associés à des mouvements extrémistes extérieurs au football et qui, dans une certaine mesure, reflètent leur idéologie à travers leur sous-culture et leur musique. Ce type de mise en relation existe, bien évidemment, à divers degrés dans de nombreux endroits à travers l'Europe³⁶, y compris au Parc des Princes. Cependant, nous exposerons plutôt les mécanismes de ce phénomène dans un microcosme particulier. En effet, l'incursion inédite résultant de la série d'entretiens réalisés dans le cadre de notre projet nous permet de mettre en lumière des dynamiques internes jusqu'alors peu explorées. Alors que des intentions politiques sont souvent prêtées aux protagonistes du Kop, nous estimons que, même parmi les crânes rasés faisant partie de ses habitués, il existe une palette de nuances autant concernant les affiliations idéologiques que leur niveau de pénétration. Ainsi, parlant des Hell's Angels de Boulogne du tournant des années 1980, Jérôme Beauchez affirme que : «Ce sont des *sampleurs* idéologiques, à la recherche de tout ce qui peut provoquer. Entre volonté de choquer et politisation d'une haine dont ils sont pétris, nombre d'entre eux optent pour une vague idée de l'extrême droite : une manière radicale de se positionner contre les fils à papa et l'ordre bourgeois [...]»³⁷.

Nous partageons cette analyse, qui, dans bien des cas, s'applique aux skinheads qui dérivent à l'extrême droite. L'exemple du Kop de Boulogne est, à ce compte, assez évocateur. La coloration du Kop est évidemment teintée d'un nationalisme débordant souvent vers un racisme et une xénophobie manifeste. Des tentatives de recrutement ont bien été tentées par des partis et mouvements extérieurs, mais une certaine résistance à ces phénomènes se développe également en son sein.

BRÈVE HISTOIRE DU KOP DE BOULOGNE : LA PLACE DES PUNKS ET SKINHEADS DANS LA TRIBUNE.

Contrairement à beaucoup de grands clubs européens, le PSG n'est pas ancré dans une longue et riche histoire. Fondé en 1970, son public, au tournant des années 1980, manque de vigueur et d'enthousiasme. Fraîchement rénové, le Parc des Princes remplace dorénavant le Stade olympique Yves-du-Manoir

36. Les exemples de cet embrigadement politique sont nombreux, notamment en Pologne, en Hongrie, en Russie et dans de nombreux pays de l'Est européen.

37. Jérôme Beauchez, *Les sauvages de la civilisation. Regards sur la Zone, d'hier à aujourd'hui*, Paris, Amsterdam, 2022, p. 340.

de Colombes. Pour pallier ce manque de ferveur et pour encourager les jeunes à se rendre au stade, les dirigeants du club lancent en 1976 la carte d'abonnement «Jeune supporter», vendue à prix modique. Rapidement, plus de 500 jeunes supporters se retrouvent, lors des matchs au Parc, dans la tribune K. L'année suivante, elle compte déjà plus de 3000 adhérents. Nommée le Kop dans le programme officiel du club, en référence aux inconditionnels partisans de Liverpool³⁸, elle est subséquemment déplacée, le 2 août 1978, vers la tribune Boulogne, derrière le but. Dès cette époque, les looks éclectiques commencent à faire leur apparition au Parc avec la présence de jeunes issus des sous-cultures musicales punk et skinhead. Parmi eux, Nicolas, Gaz, Xavier, Taki et Philippe, futurs membres et *manager* de la formation musicale R.A.S.³⁹. Alors que les débuts sont frileux, donnant parfois l'impression que le PSG ne joue pas à domicile, le sentiment d'appartenance au club et la volonté d'affirmer un soutien fort de la tribune se développent peu à peu. Boris, un supporter de la première heure, affirme: «On fonctionne à l'anglaise: on supporte notre équipe à fond, qu'elle gagne ou qu'elle perde ! On est debout, on fait du bruit, chante et met l'ambiance pendant tout le match⁴⁰.» Lors de la saison 1978-1979, le slogan «Ici, c'est Paris» commence à être scandé et l'appellation «Kop de Boulogne» fait son chemin. Issus de tendances opposées, on retrouve d'un côté les membres de R.A.S., enracinés en banlieue parisienne et connus pour leur aversion envers le nationalisme. De l'autre côté, Boris est l'un des pionniers de la bande de Gambetta, qui migrera subséquemment vers les métros Saint-Michel et Luxembourg et donnera naissance au groupe Evil Skins, fortement connoté à l'extrême droite. Fin décembre 1982, R.A.S. enregistre un 45 tours. Les textes de deux morceaux, *Couleur de ta mort* et *Mort pour la France*, sont écrits par le *manager* Philippe. Le premier propose un antinationalisme pourfendant le bourrage de crâne, la démagogie et l'ombre du régime de Vichy. Dans le suivant, l'auteur prêche pour la défense d'idéaux personnels plus que la gloire du drapeau. «Ce texte dit en gros que c'est un peu dommage que des gens qui se sont sacrifiés soient oubliés⁴¹», éclaire-t-il. Ces textes aux antipodes de la tendance nationaliste revendiquée par de plus en plus de skinheads situent le groupe dans une posture de rejet du tournant que s'appête à prendre le Kop. Souvent punks et skinheads sont attirés au stade par mimétisme par rapport aux Britanniques, mais aussi parfois par

38. Alors que l'expression *Kop* signifie généralement une tribune de supporters, elle devient rapidement le surnom du virage à Anfield, le stade de l'équipe Liverpool FC. Les supporters parisiens s'en inspirent pour nommer leur propre tribune.

39. Les initiales font référence à l'expression «rien à signaler».

40. Boris, propos recueillis par Philippe Roizès, 15 mars 2021.

41. Interview des membres de R.A.S. par Philippe Roizès, publiée sur le site Internet d'Euthanasie Records, 2014.

véritable amour du football. La connexion qui existe entre ces milieux et le football commence à s'installer en France.

Lors de l'année 1980, les banderoles, drapeaux, fumigènes et chants s'implantent dans la tribune et le slogan «Le Parc avec nous» retentit dans le stade. À cette époque, le Kop compte environ 50 supporters constituant le noyau dur, dont plusieurs autonomes. Des figures remarquables commencent à émerger. Manu, le chanteur du groupe punk Sherwood, est l'un d'entre eux. Une de leurs chansons phares porte même le nom *Paris SG*⁴². Dans ce morceau, on entend déjà des références directes au hooliganisme du Parc et à la violence qui commence à s'y développer: «On va tout casser, on va tout niquer!» ainsi qu'une *outro* associable aux chants de supporters qui scandent «PSG, PSG, PSG». Chômeur, surnom attribué à un supporter sympathique et drôle du Kop, se laisse quant à lui parfois aller à des accès de violence, comme le raconte Manu: «Il était tranquille à côté de moi, tout d'un coup, il partait taper un mec et il revenait s'installer tranquillement⁴³.» Florian, Lensois, Éric, qui prend le surnom Hooligan et se le fait tatouer à l'intérieur de la lèvre, sont souvent alcoolisés et affrontent les supporters des équipes adverses, profitant du fait qu'aucune séparation ne délimite les tribunes opposées. La bagarre s'exporte même au-delà de l'enceinte du Parc des Princes vers le métro qui amène les jeunes du Kop vers les quartiers du Trocadéro, des Champs-Élysées ou encore des Halles. «L'ambiance devient un peu plus hooligan, avec casse et parfois bagarre⁴⁴», convient Boris. Lors de cette même année 1980, la tribune Boulogne devient exclusivement parisienne, pour empêcher les heurts avec les supporters des équipes adverses. Mais en raison de l'absence de fouilles à l'entrée et d'interdiction de circuler dans le stade, cette mesure n'a que très peu d'effet.

En 1981, les choses s'accroissent. De plus en plus de crânes rasés débarquent au Parc. On voit plus souvent Hooligan, Pascal, des gars de Vincennes et Boris, qui vient accompagné de son ami Sniff, futur chanteur d'Evil Skins⁴⁵. Les skinheads parisiens de la première heure constituant la bande des Halles, réunie autour de la Fontaine des Innocents dès la fin des années 1970, ne s'intéressent que très peu au football. Conséquemment, ils n'investissent pas le stade. En revanche, certains membres du groupe et de l'entourage de

42. Extrait de «Paris S.G.», chanson de Sherwood, sortie en cassette en 1983, puis dans une autre version en album en 1986.

43. Manu, propos recueillis par Philippe Roizès et Nicolas Ksiss-Martov, «Kop of Boulogne: the Story», *So Foot*, n° 43, 2007.

44. Boris, propos recueillis par Philippe Roizès, 15 mars 2021.

45. Sniff, ancien punk devenu skinhead, devient une figure de la bande de Gambetta qui deviendra celle du Luxembourg, et officie bientôt comme chanteur du groupe Evil Skins, très fortement connoté à l'extrême droite.

R.A.S. viennent de plus en plus assister aux matchs. Ne participant pas aux violences et aux dégradations, les skins associés au groupe et à la bande de Bonsergent, du nom de leur quartier, se tiennent à distance des éléments les plus sulfureux de la tribune. Opposés à l'extrême droite autant dans leurs paroles que par diverses prises de position, ils incarnent une présence qui n'a rien à voir avec d'éventuelles tentations nationalistes et xénophobes. «On est sensible à l'actualité. On aborde des thèmes fondamentaux pour le groupe, autour de valeurs antiracistes et antitotalitaires, sans être profondément politique et même parfois très naïvement⁴⁶», explique Philippe, le gérant du groupe, qui écrit certains de ses textes. En effet, les chansons du groupe fustigent les régimes dictatoriaux, autant fascistes que communistes, comme en témoigne la photo de couverture de leur album *84*, paru en cette même année chez Fomb Records, montrant un jeune, l'air défiant et effectuant un bras d'honneur pour montrer son hostilité face aux graffitis d'un mur: une croix gammée d'un côté et, de l'autre, la faucille et le marteau communistes.

Tant à propos de la création du Kop de Boulogne, de sa montée en puissance que de l'analyse de son identité et de ses comportements, l'apport de Philippe apparaît comme essentiel. Devenu journaliste de métier sous son nom, Philippe Broussard, son expérience personnelle lui permet d'appréhender avec davantage de justesse le phénomène. En effet, passionné de football, adhérent et bénéficiaire de la carte «Jeune supporter» en 1976, il se rend dès son plus jeune âge au Parc des Princes pour assister aux matchs. Deux ans plus tard, lors d'un voyage linguistique en Angleterre, il fait la connaissance de deux jeunes supporters britanniques et d'un jeune punk. Fasciné par la culture de la classe ouvrière anglaise, il prend rapidement conscience des liens qu'entretiennent les passions footballistique et musicale des punks et des skinheads. *Fan* de oi! anglaise, il s'investit en 1982 dans la formation musicale montée par des amis de son âge, R.A.S., en tant que *manager* en herbe et parolier du groupe antinationaliste. Philippe Broussard est donc bien le Philippe précédemment évoqué dans cet article. En 1985, il publie le premier article consacré au Kop de Boulogne en une du quotidien *Le Matin* de Paris. Son expérience personnelle, tant dans les gradins que dans le milieu punk et skinhead de la région parisienne, lui permet une approche plus fluide et une meilleure compréhension des ressorts du hooliganisme à la française.

Au-delà de son propre pays, Philippe Broussard offre un panorama du phénomène ultra en Europe occidentale dans son livre *Génération supporter – Enquête sur les ultras du football*, sorti en 1990⁴⁷. Dans une démarche à la

46. Interview des membres de R.A.S. par Philippe Roizès, publiée sur le site Internet d'Euthanasie Records, 2014.

47. Philippe Broussard, *Génération supporter – Enquête sur les ultras du football*, Paris, Robert Laffont, 1990.

fois journalistique et sociologique, l'auteur rapporte bien sûr l'enchaînement des événements les plus importants, mais donne également à vivre le supportérisme de l'intérieur. L'apport principal de Philippe Broussard est d'analyser l'engagement sincère et complet ainsi que la fidélité des protagonistes à un club et à des couleurs. Il décrit les liens d'amitié indéfectibles liant les supporters et le mépris que leur oppose généralement la direction des clubs. Il rend compte du rôle des skinheads au sein du Kop de Boulogne sans céder aux fantasmes et aux raccourcis et amalgames. Philippe Broussard continue au long de sa carrière d'écrire sur le phénomène dans les colonnes de différents journaux, dont *Le Monde*. Au fil de ses enquêtes de terrain et de ses écrits, il sait distinguer la part de provocation et celle de la sensibilité politique, décrypte l'influence durable des crânes rasés, au-delà même de leur présence. Il définit avec acuité l'identité dans laquelle se reconnaît la majorité des membres de la tribune, l'évolution générale du visage des ultras, définit le stade comme un laboratoire exacerbé de la société française. Enfin, il reconnaît les sensibilités politiques et leurs expressions outrancières, mais constate un refus général d'un militantisme de gradins.

Rapidement, d'autres skinheads s'agglutinent au stade et deviennent de plus en plus visibles dans un Kop qui regroupe dorénavant entre 1000 et 1500 supporters. «Le football m'a toujours gonflé. C'est vraiment parce que c'est censé être dans le trip skinhead. J'aime ça pour les embrouilles que ça peut générer», affirme Jean-Luc du groupe Swingo Porkies⁴⁸. D'autres crânes rasés les rejoignent également, dont certains de la bande de Tolbiac, notamment Bruno, qui se lie d'amitié avec Pinard, présent dans la tribune depuis l'année précédente. Tous issus de la mouvance skinhead, ces jeunes ont cependant des positions politiques opposées. Alors que Jean-Luc et les autres membres de Swingo Porkies ne goûtent guère au nationalisme, la bande de Tolbiac, évoluant sous l'égide de son leader Bruno, chanteur du groupe Tolbiac's Toads, fait de cette idéologie son identité dès le début des années 1980.

À cette époque, certains signes avant-coureurs d'une radicalisation commencent à poindre, notamment des saluts nazis effectués par les plus sulfureux des skins présents. Alors que cohabitent des éléments en plein durcissement politique et d'autres skins s'opposant à cette dérive, c'est surtout l'accélération de la spirale de la violence qui marque le Kop pendant l'année 1983. Ragna évoque cette accentuation: «Généralement, on se retrouve hyper en avance au bar Les deux stades pour boire des coups.

48. Swingo Porkies est généralement considéré comme le premier groupe de oi! parisien. Issus de la deuxième bande de skinheads parisiens, celle de Bonsergent, qui suit celle des Halles, ses membres adoptent très tôt le look skinhead sans revendiquer de prise de position à la droite de l'échiquier politique.

Les gens arrivent au fur et à mesure et ça se tend progressivement. Je me souviens de bastons atroces⁴⁹.»

Les années 1983-1984 marquent un tournant important. Ainsi, la bande des skinheads de Gambetta commence à se faire de plus en plus présente au stade, accompagnée d'acointances issues de la ville du Havre. L'une de ces récentes recrues, Régis, tête brûlée attirée par la violence et le goût du sang, deviendra également membre du groupe Evil Skins. Dans un style toujours plus agressif et étant ouvertement politisée à l'extrême droite, cette nouvelle bande se situe au centre de l'un des événements les plus décisifs de la jeune histoire de la tribune de Boulogne: le match France-Angleterre du 29 février 1984. Lors de ce match, les skinheads français sont bien décidés à ne pas se laisser écraser par les hooligans anglais, présents en nombre important. Ces derniers ne comptent d'ailleurs déjà plus de crânes rasés dans leurs rangs. Pour l'occasion, les différentes bandes parisiennes s'unissent malgré les orientations politiques divergentes et les inimitiés: «l'ennemi commun était l'Anglais [...] il fallait [le] bouter hors du territoire⁵⁰», raconte Fabian. Alors que certains entrevoient les troubles, la bande de Gambetta, nouvellement installée dans le quartier du Luxembourg, se démarque par sa violence. «Je vois encore Fesni⁵¹ venir avec des bouquins dans ses manches, pour parer les matraques des CRS⁵²», raconte P'tit Willy, guitariste du groupe Evil Skins.

Pendant le match, la situation dégénère et la violence est diffuse. Des sièges arrachés volent dans la tribune, les charges vers les supporters anglais se multiplient. Même Rico, premier redskin⁵³ français en raison de ses tendances libertaires, et dont les positions politiques sont totalement hermétiques au patriotisme, est de la partie: «J'ai un petit problème avec les rosbifs. C'est mon seul côté un peu français⁵⁴», ironise-t-il. Futur membre du service d'ordre du groupe Bérurier Noir, duo punk phare des années 1980, il milite de manière musclée pour endiguer la montée de l'extrême droite dans le mouvement skinhead. «Si des fafs cherchent la merde, on tape!⁵⁵», insiste-t-il. Des incidents,

49. Ragna, propos recueillis par Olivier Bérubé-Sasseville, 9 septembre 2021.

50. Fabian, propos recueillis par David Little, *Une vie pour rien ?*, n° 5, novembre 2001.

51. Sniff, en verlan.

52. Svāmi Bhakti Svarūpa Dāmodar, *Un skinhead repentī devenu swami: de la haine à l'amour*, Saint-Étienne-du-Rouvray, Congrégation de l'ordre monastique Vaisnava, 2015.

53. Le groupe anglais Redskins, dont le nom constitue un jeu de mots entre «peaux rouges» et «skin rouge» pour communiste, est constitué de skinheads. En jouant un rock très teinté de *rhythm & blues*, entre 1982 et 1986, il réussit à devenir populaire en Grande-Bretagne et à faire coïncider un message politique marxiste avec des codes culturels skinhead. Le groupe inspire dans de nombreux pays une mouvance autoproclamée *red skin*.

54. Rico, propos recueillis par Philippe Roizès, 2 octobre 2021.

55. *Ibid.*

incluant l'usage de lames de rasoir et de hachettes, sont même rapportés par des skins présents lors du match⁵⁶. La France entière découvre le hooliganisme à cette occasion, jusqu'alors un phénomène confiné à l'Angleterre et encore marginal en France. Dans une édition de l'émission télévisée *Téléfoot*, les images, montées sur la musique du film *Orange mécanique*, se focalisent sur les supporters anglais et mettent en avant la violence de l'événement, accentuée par le sensationnalisme du reportage⁵⁷.

Alors que ce moment ne constitue guère un tournant pour les hooligans anglais, pour qui il s'inscrit dans une longue histoire de violence footballistique, il fait au contraire figure de mythe fondateur pour les supporters français: «Pour les Anglais, c'est un match parmi tant d'autres. Mais pour les Français, qui se font leur film, c'est l'occasion d'exister, de montrer publiquement et médiatiquement qu'ils ne se laissent pas faire⁵⁸», explique Philippe Broussard. Il s'agit également de l'ouverture d'une nouvelle ère au Kop de Boulogne. En effet, l'impulsion de certaines bandes de skinheads, qui prennent dorénavant de plus en plus de place dans la tribune, correspond à une coloration nationaliste qui émerge et teinte l'histoire du Kop. L'arrivée d'une génération de supporters, fortement impliquée dans les sous-cultures musicales parisiennes, constitue un enjeu important. Alors qu'en Angleterre, la scène skinhead et sa musique se radicalisent vers l'extrême droite, notamment avec l'avènement de groupes tels que Skrewdriver, qui portent un message ultranationaliste et s'acoquinent avec les partis d'extrême droite anglais, cette influence n'est pas anodine. Le lien qui se développe entre le stade, la musique et la politique joue un rôle particulier dans l'orientation du Kop.

UNE TRIBUNE À LA COLORATION NATIONALISTE : ENTRE EMBRIGADEMENT POLITIQUE DES SKINHEADS ET PROVOCATION OUTRANCIÈRE.

Alors que ces événements peuvent être perçus comme un tournant symbolique, il devient évident que la présence des skinheads, et en particulier des tendances nationalistes de la mouvance, imprègne le Kop d'une couleur politique. Fabian l'affirme lui-même sans équivoque: «On affiche nos couleurs: Français et fiers de l'être⁵⁹ !» Il nuance cependant son propos en affirmant: «Mais on ne veut pas faire de politique dans la tribune. Moi, j'accroche un drapeau à croix celtique juste pour marquer un territoire et voir qui est capable de l'enlever⁶⁰.» Introduisant une distinction, importante pour lui, entre la croix

56. Fabian, propos recueillis par Philippe Roizès et Nicolas Ksiss-Martov, *loc. cit.*

57. *Téléfoot*, TF1, 4 mars 1984.

58. Philippe Broussard, propos recueillis par Philippe Roizès, 30 juin et 5 août 2021.

59. Fabian, propos recueillis par Philippe Roizès, 28 juin 2021.

60. *Ibid.*

celtique et la croix gammée, il raconte une histoire étonnante qui illustre les ambiguïtés et les confusions idéologiques qui traversent la tribune. Opposé à l'immigration, et désormais au plus proche de l'extrême droite, il conserve certaines amitiés, plus importantes pour lui que les questions politiques: «J'emmène deux vieux potes maghrébins de Meudon avec moi. Je ne les quitte pas d'une semelle pour que tout se passe bien.» Alors qu'une bagarre éclate avec Manu de la formation musicale Sherwood, punk imperméable à tout nationalisme, Fabian est défendu par ses deux copains: «Mes potes arabes me défendent parce que, justement, nous sommes potes. Alors qu'à Meudon, ils décollent les affiches du FN⁶¹ !» De telles anecdotes permettent de nuancer l'analyse de la pénétration de l'extrême droite dans le stade. Il devient cependant évident, vers 1984, que la tribune penche de plus en plus vers le nationalisme. Manu raconte que, durant cette saison, «il n'y a pas eu un match où [il] ne [s'est] pas battu avec les skins⁶²». Conséquemment, les punks, généralement hostiles au nationalisme et au racisme, désertent de plus en plus le stade et laissent la place à cette génération de skinheads qui investit le Parc des Princes. Dans ce contexte, les violences commencent à dépasser ce petit microcosme et les attaques, souvent complètement gratuites, contre des personnes d'origines maghrébine, subsaharienne et antillaise se multiplient.

Ce contexte constitue une occasion pour Batskin de tenter de fédérer les éléments les plus virulents du Parc afin d'en faire de véritables militants politiques. Une partie des skinheads du Kop, par mimétisme ou provocation, adopte les codes d'une extrême droite de stade sans grande assise idéologique. Associés aux membres du groupe Evil Skins à travers la bande du Luxembourg, ils importent, notamment par leur musique, une posture d'extrême droite au stade. Le groupe écrit certains morceaux, dont «Vivre pour frapper», «Luxembourg» ou «Paris by Night⁶³», qui relatent une vie de voyou caractéristique des bandes parisiennes de l'époque. Une certaine quête de reconnaissance passe par la terreur. Dans le morceau «Vivre pour frapper», on peut notamment entendre: «Car les skinheads doivent frapper pour vivre / Et vivre pour frapper / La seule solution pour eux c'est de taper: Frapper pour vivre et vivre pour frapper.» Luke, le batteur du groupe, ajoute: «Certains membres aiment avoir cette image dure, faire peur, aller plus loin que le mouvement punk. Dans ce genre de trip, ils peuvent s'affirmer⁶⁴.»

61. *Ibid.*

62. Manu, propos recueillis par Philippe Roizès et Nicolas Ksiss-Martov, *loc. cit.*

63. Les trois chansons «Vivre pour frapper», «Luxembourg» et «Paris by Night» figurent dans l'album *Une force une cause un combat*, sorti en 1987 sur Evil Records.

64. Luke, propos recueillis par Olivier Bérubé-Sasseville, janvier 2022.

Ainsi, avec les paroles de morceaux comme «Un amour perdu⁶⁵» ou «Bête et méchant⁶⁶», Evil Skins ressemble davantage à une version musicale d'extrême droite du magazine *Hara Kiri*⁶⁷ qu'à un groupe tenant un discours politique cohérent. Hasard ou influence endossée pour Evil Skins, «Journal bête et méchant» constitue bel et bien le slogan du magazine du professeur Choron⁶⁸.

D'autres textes du groupe, entremêlés aux chansons plus ironiques et de second degré, révèlent cependant une radicalité plus évidente. Alors que Fabrice le Niçois affirme que «[c]'est pas vraiment réfléchi, c'est pas incarné. Ils ont des paroles étiquetées nationales-socialistes, mais ils ne le sont pas. Il y a une coloration politique, mais ils veulent surtout choquer⁶⁹», le groupe devient une référence pour les skinheads d'extrême droite. Au-delà de la provocation, Luke revendique une réelle association avec les valeurs d'extrême droite: «Dans le groupe, il y a à la fois de l'humour noir et une revendication identitaire», détaille-t-il. «C'est bien plus ça que du national-socialisme. Mais le mouvement skinhead doit comporter une certaine forme d'extrémisme pour manifester une opposition, en l'occurrence à l'immigration⁷⁰.» En tout cas, le public perçoit le groupe comme nazi et la plupart de ses *fans* se revendiquent *a minima* xénophobes et racistes. Et, au sein de la tribune Boulogne, beaucoup de supporters, même s'ils ne sont pas skinheads, se laissent séduire, voire amuser, par des textes radicaux et outranciers.

Une réelle tentative de récupération politique s'opère alors. Comme l'affirme Philippe Broussard: «Je perçois tout de suite la différence entre lui (Batskin) qui se fiche du foot et vient avec une démarche politique, et Fabian, qui a une forme de sincérité⁷¹.» Cette observation est partagée et confirmée par Nina, jeune punkette qui fraie avec les skinheads de Gambetta en pleine radicalisation, et qui renchérit: «Probablement que Batskin observe les

65. «Un amour perdu», qui raconte dans un genre grivois l'attrance d'un homme pour une femme déportée en camp de concentration, est aussi extrait de l'album *Une force une cause un combat*, sorti en 1987 sur Evil Records.

66. Dans la chanson «Bête et méchant», la description du trip skinhead et de son attrait pour la violence est si caricaturale qu'il est difficile de prendre les paroles au sérieux, même si les membres du groupe assument ce mode de vie comme faisant partie de leur quotidien.

67. *Hara-Kiri* était un magazine satirique mensuel français, publié pour la première fois en 1960, précurseur de *Charlie Hebdo*. Il a été créé par Georges Bernier, François Cavanna et Fred Aristidès. Un pendant hebdomadaire, *Hara-Kiri Hebdo*, a été publié pour la première fois en 1969. La publication, sous-titrée «Journal bête et méchant», vise constamment les structures sociales établies, qu'il s'agisse de partis politiques ou d'institutions comme l'Église ou l'État.

68. L'un des fondateurs du journal.

69. Fabrice, propos recueillis par Olivier Bérubé-Sasseville, mars 2022.

70. Luke, propos recueillis par Olivier Bérubé-Sasseville, janvier 2022.

71. Philippe Broussard, propos recueillis par Philippe Roizès, 30 juin et 5 août 2021.

supporters pour en recruter⁷².» Dans un reportage télévisé d'Antenne 2⁷³, on voit un skin anonymisé, plus tard identifié comme étant Batskin⁷⁴, déclarer faire partie du Klan, groupe associé aux skins de la bande du Luxembourg et dont Batskin entend être le chef, se définissant comme un mouvement «national-socialiste, anticomuniste, antisémite, pour le White Power...». L'homme, assis devant un drapeau à croix celtique, affirme concevoir le stade comme l'un des derniers espaces où il est possible de se battre pour ses idées et «d'être fier d'être Français». Il est flanqué d'un comparse qui prétend vouloir politiser le Kop et recruter au stade pour donner un sens à cette violence. Alors que cette volonté est bien réelle et fermement affichée par ces éléments, la situation dans la tribune reste cependant plus nuancée. Pour de nombreux supporters présents, le football et surtout l'ambiance électrisante du stade passent avant la politique, et l'opposition à cette volonté d'embrigadement finit par s'organiser.

Au moment où de plus en plus de skinheads affluent au stade, la police et les Renseignements généraux (RG) commencent à s'intéresser au phénomène. En juin 1985, André Maguer, conseiller technique chargé des questions relatives à la police, adresse une note⁷⁵ à Pierre Joxe, alors ministre de l'Intérieur, concernant les phénomènes de violence au Parc des Princes. Elle détaille les dispositifs mis en place pour assurer la sécurité dans le stade et mettre fin au laisser-aller qui favorise l'explosion des violences des supporters. Philippe Broussard explique qu'«au début, c'est le cadet de leurs soucis. Et, par méconnaissance, ils ne voient pas grandir le phénomène. Ils ont beaucoup de retard dans la compréhension de ces types de violence. Pareil pour la Justice, pour qui ce ne sont que des histoires très secondaires⁷⁶.» Cependant, les violences et dégradations de biens publics, assorties de lettres de menaces et de références à l'idéologie nationale-socialiste, se multiplient et le phénomène ne cesse d'attirer l'attention des hautes sphères des mondes tant sportif, politique que médiatique. Lors de nos entretiens, certains des protagonistes minimisent ou relativisent cette radicalisation. Fabian, par exemple, affirme: «Quelques croix gammées pas toujours faites dans le bon sens par Chômeur et quelques autres, c'est quand même pas une affaire d'État⁷⁷!» Il enchaîne en précisant: «Ça nous faisait marrer parce qu'on était jeunes et cons, et que ça effrayait

72. Nina, propos recueillis par Philippe Roizès, 12 octobre 2021.

73. Michel Martinet et Richard Michel, «Supporters», *Moi je*, Antenne 2, printemps 1986.

74. Batskin est identifié dans le livre de Tonton Oi! Oi!, *Fabriqué en France*, Serious Publishing, à paraître.

75. Bureau de l'ordre public et de la police générale (direction centrale de la sécurité publique), Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine, 20080554/13.

76. Philippe Broussard, propos recueillis par Philippe Roizès, 30 juin et 5 août 2021.

77. Fabian, propos recueillis par Philippe Roizès, 28 juin 2021.

le bourgeois. Avec le recul, risquer de se prendre une fessée par Guy Roux⁷⁸ pour ça, c'est débile⁷⁹.»

Au moment où les RG enquêtent et soupçonnent un ancien militant d'Occident⁸⁰, Alexandre Chabanis, d'être à l'origine d'une organisation politique au sein du Kop, les médias s'intéressent également de plus en plus à l'affaire. Cette première piste, ne menant à aucune arrestation, est rapidement abandonnée. Quant à la couverture médiatique, elle est souvent jugée exagérée et sensationnaliste par les supporteurs, comme en témoigne un protagoniste lors d'une émission radiophonique de France Inter: «Moi, franchement, je me prends moins au sérieux que les journalistes me prennent au sérieux⁸¹.» Les RG peinent, au départ, à comprendre les faits observés. Une note décrit ces jeunes hooligans «comme anarchistes incapables de se soumettre à une discipline de parti⁸²». L'officier des RG confond le caractère désorganisé de leur manière de fonctionner et l'anarchisme au sens politique, son observation témoigne néanmoins d'une présence limitée des partis, mouvements ou autres structures d'extrême droite susceptibles d'embrigader ces jeunes. Cependant, le profil que dressent les RG s'affine. On commence à décrire ces supporteurs comme davantage issus des classes moyennes que des réelles classes populaires. Plus que dans une idéologie politique concrète, ils s'inscriraient plutôt dans une culture viriliste et seraient obsédés par la défense d'une idée du territoire oscillant entre la tribune, le quartier ou le pays⁸³.

Effectivement, le profil socioéconomique des supporteurs s'adonnant à cette violence raciste et gratuite se modifie. Il émerge au stade une nouvelle vague de supporteurs qui n'est plus exclusivement composée des crânes rasés, généralement associés à cette dérive. De nombreux jeunes du bas des classes moyennes vivant mal les changements dus à l'immigration dans leurs quartiers se greffent aux skinheads. Ces derniers ont d'ailleurs toujours été minoritaires au sein de la tribune, mais leur influence quant à l'évolution nationaliste de son ensemble s'avère capitale. Philippe Broussard décrit la situation ainsi:

78. Personnalité incontournable du football français, Guy Marcel Roux est un ancien joueur et entraîneur de football français connu pour avoir dirigé l'AJ Auxerre pendant plus de 40 ans et mené l'équipe sur le devant de la scène nationale et mondiale.

79. Fabian, propos recueillis par Philippe Roizès, 28 juin 2021.

80. Occident est un groupe militant d'extrême droite, actif entre 1964 et 1968, considéré comme le plus important dans ces années-là et connu pour ses actions commando violentes. Archives nationales, Bureau de l'ordre public et de la police générale (direction centrale de la sécurité publique), Pierrefitte-sur-Seine, 20080554/13.

81. Catherine Simon, *Tabou*, France Inter, 22 septembre 1985.

82. Archives nationales, Bureau de l'ordre public et de la police générale (direction centrale de la sécurité publique), Pierrefitte-sur-Seine, 20080554/13.

83. *Ibid.*

Les skins ont toujours été minoritaires au Parc, moins d'une centaine au mieux. Mais ils ont eu une influence majeure en termes d'image et de diffusion des idées haineuses. Peu à peu, dans l'excitation, l'anonymat et l'obscurité des sorties de fin de matchs, des supporters tombent sur des Blacks isolés. C'est le début d'un basculement politique. Boulogne se dessine comme une tribune de petits blancs qui, après le match, se retrouvent dans leur cité de banlieue où là, ils ne font pas la loi. Au stade, ils sont dans une famille et ils existent. Boulogne témoigne timidement d'un mouvement sociétal profond en train de se dessiner politiquement en France⁸⁴.

Le stade n'étant évidemment pas imperméable aux débats qui traversent la France des années 1980, la question de l'immigration vient cristalliser les peurs de ces jeunes se sentant déclassés à mesure que le thème s'immisce dans le débat public.

Il est notable que la première incarnation de l'émergence d'une voix des enfants d'immigrés, Maghrébins dans une large proportion, coïncide avec l'installation durable du Front national et du thème de l'immigration dans le paysage politique. La Marche pour l'égalité et contre le racisme, qui voit converger après près de deux mois 100 000 personnes à Paris en décembre 1983, constitue une canalisation positive d'étés meurtris par de violentes émeutes dans les banlieues populaires, principalement en périphérie de Lyon depuis 1979. La jeunesse issue de l'immigration subit de plein fouet les orientations scolaires forcées, la discrimination à l'embauche et au logement, la précarisation de l'emploi, les suspicions et violences policières et les crimes racistes. En 1980, après qu'un jeune banlieusard d'origine maghrébine a été assassiné par un gardien d'immeuble, une convergence de jeunes issus de l'immigration, d'autonomes et d'acteurs des quartiers populaires montent d'ailleurs une série de concerts mêlant groupes punk, rock et de la musique maghrébine et subsaharienne, et l'édition d'un petit journal sous le nom *Rock Against Police*. Ils incarnent à la fois la suite d'une initiative anglaise comparable, *Rock Against Racism*, mais la dépassent en même temps en accusant la Police nationale et non plus seulement l'extrême droite. Le collectif va même jusqu'à interpeller les municipalités, occuper un lieu illégalement, se rendre en masse à des audiences de procès. Mais revenons en 1983. En rebaptisant «Marche des beurs» l'initiative de la Marche pour l'égalité et contre le racisme, les médias la vident de tout sens politique mature. Quant au président de la République, François Mitterrand, il ne répond guère aux revendications qu'elle porte. Ancien ministre de l'Intérieur puis de la Justice durant la guerre d'Algérie, l'homme politique vient d'une génération considérant peu les anciens colonisés. De plus, avec l'abandon des fondamentaux de son programme électoral social et l'amorce au contraire d'un tournant plus

84. Philippe Broussard, propos recueillis par Philippe Roizès, 30 juin et 5 août 2021.

libéral, il sait que le chômage de masse touchera en premier lieu cette frange de la population, sous-qualifiée, et il n'a guère de perspectives à lui offrir.

Aussi, lorsque Mitterrand voit poindre un mouvement autonome d'enfants immigrés, la création par des militants socialistes de SOS Racisme en 1984 tombe à point nommé. Coquille vide largement financée, l'association capte toute la lumière médiatique et édicte un discours moral sur le racisme individuel ou porté par l'extrême droite. Tandis que les véritables associations de terrain voient leurs subventions réduites ou coupées, SOS Racisme, dont l'action se limite à des interventions médiatiques et à l'organisation de concerts, ne pointe jamais le racisme systémique de la société française. Divisé, sans moyens, le mouvement autonome des enfants immigrés est invisibilisé. Sans réponse tangible à une dégradation des conditions de vie touchant peu à peu l'ensemble des classes populaires et moyennes, la progression de l'extrême droite devient inexorable et ses stigmatisations des personnes issues de l'immigration séduisent de plus en plus largement.

Une nouvelle génération de supporteurs fait son entrée au Parc des Princes. Ces *ultras*, plus inspirés par le modèle italien⁸⁵, sont de plus en plus présents au stade et leurs *tifos*, animations visuelles élaborées, émergent dans les tribunes du stade. Vers 1986, les skinheads et les hooligans les plus durs ne ressentent pas d'affinités avec ces *fans*, qu'ils perçoivent, malgré une grande sincérité, comme des supporteurs de seconde zone. À cette époque, peu à peu, les crânes rasés désertent presque entièrement le stade, laissant derrière eux une coloration nationaliste dans la tribune à la réputation sulfureuse. Même Batskin et son Klan, qui avaient été les premiers à vouloir y recruter, se lassent des vicissitudes du Parc et préfèrent se retirer. Il convient également de nuancer le sérieux organisationnel du Klan, dont la discipline de groupe est largement tempérée par le caractère incontrôlable de certains de ses protagonistes et l'attrait pour l'alcool et la musique, qui semble supérieur chez certains à l'engagement politique.

La bande de Batskin tente cependant un retour en 1989. Alors que ses membres sont devenus indésirables au sein du Mouvement nationaliste révolutionnaire de Jean-Gilles Maliarakis, les gros bras se replient sur le Parc des Princes et fondent le Pitbull Kop, groupe de supporteurs offensifs. Fort d'une cinquantaine de membres, il se dote également d'un fanzine⁸⁶ d'abord appelé *Pour le prix d'une bière*, puis *Blood and Beer*. De nouveau, ils

85. Appelés *tifosi*, les supporteurs italiens développent un modèle différent du style anglais. Moins axés sur la violence, ils se démarquent par des bannières, drapeaux, fumigènes et percussions qui assurent une ambiance festive dans le stade.

86. Publication non professionnelle produite par les *fans* d'un phénomène culturel particulier.

influencent la tribune, dans une certaine mesure, en y faisant perdurer à la fois une présence nationaliste, mais également un fort penchant pour la violence. En 1990, la direction du PSG négocie avec Batskin et lui accorde le droit de cité dans la tribune Boulogne, malgré la violence dont son groupe se rend coupable. On voit apparaître de façon plus régulière le drapeau à croix celtique et se multiplier les ratonnades aux abords du Parc, pas forcément du fait de ce collectif ni même des skinheads. L’empreinte des crânes rasés, leurs obsessions racistes et l’esprit des textes simplistes et outranciers de nombre de chansons séduisent et infusent largement l’ensemble de la tribune, au-delà de leur tribu. Le Kop de Boulogne incarne un miroir de l’évolution de la société française, dans son ensemble, la peur du déclassement se muant en affirmation identitaire.

Parallèlement, la chaîne de télévision Canal+ devient propriétaire du PSG. En 1991, la nouvelle direction du club favorise, de façon stratégique, le développement, en face de la tribune Boulogne, du virage Auteuil⁸⁷. En effet, la volonté d’impulser un contrepoids par un rassemblement de «bons» supporters, festifs et moins virulents constitue un objectif des dirigeants. Autant dans la tribune Boulogne, les Blancs du bas des classes moyennes sont majoritaires, autant le virage Auteuil incarne une plus grande diversité, incluant des enfants d’immigrés passionnés de football. Une certaine montée en puissance se fait progressivement et son affirmation face à la tribune dominante finit par passer de plus en plus fréquemment par le coup de poing. Auteuil n’a plus peur. Notons que le face-à-face parfois brutal de deux tribunes de supporters radicaux pareillement animées par la ferveur et pour une partie de ses éléments par le hooliganisme, mais soutenant la même équipe, est un phénomène unique au monde. Il est également intéressant de noter que l’ascension du virage Auteuil se fait en même temps que le développement du rap français. Si des amoureux de ce genre musical, né plus de quinze ans plus tôt dans le quartier du Bronx à New York, font leurs premiers pas dans la seconde moitié des années 1980, le rap commence à trouver son public au début des années 1990. L’année 1991 est marquée par la sortie des albums de ceux qui vont devenir les trois poids lourds du rap français: Suprême NTM, I AM et MC Solaar.

Ce qui fait figure de nouveau courant musical apparaît vite comme la bande-son et l’expression verbale de l’explosion des banlieues. Car, la même année, des émeutes éclatent en banlieue parisienne à Sartrouville et annoncent celles, beaucoup plus lourdes, de Vaulx-en-Velin, encore et toujours dans les faubourgs de Lyon. À chaque fois, la mort d’un jeune sous le feu de la police

87. Les virages sont des tribunes populaires, au coût d’entrée plus modique, situées derrière les buts et investies par les ultras.

déclenche la mise à sac du quartier par solidarité. Vivace dans les quartiers populaires, le rap devient la musique des bandes de quartier, brassage d'origines ou à prédominance maghrébine ou subsaharienne. À Paris, elles convergent aux Halles ou d'autres pôles urbains et commerciaux et semblent peu à peu remplacer ou, au moins, surclasser en nombre les anciennes bandes issues des cultures rock. Parmi elles, les skinheads, de plus en plus radicalisés à l'extrême droite, voient ces nouvelles tribus comme l'objet de leur haine raciale. L'opposition est idéologique, musicale et physique. Certains jeunes issus de l'immigration intègrent d'ailleurs des bandes de chasseurs de skins. En parallèle, c'est la même crispation qui se joue dans les deux tribunes qui se font face au Parc des Princes.

Le virage Auteuil passe de 50 à 200 supporteurs en moins de six mois. Des rencontres et des négociations entre la direction du club et la frange dure de Boulogne ont lieu à la même période. Fabian, dorénavant employé par le PSG, joue notamment un rôle de médiateur important. Comme d'autres anciens skinheads devenus *stewards*⁸⁸, son statut au sein du Kop lui permet d'avoir un lien privilégié avec les éléments les plus perturbateurs. La direction du PSG compte beaucoup sur lui pour assurer un certain contrôle et éviter une rupture complète de la communication entre le club et les supporteurs. Cependant, la capacité de Fabian à prévenir tous types de débordements n'est pas acquise. Et sa collaboration cesse le jour où la direction lui demande d'établir une liste des auteurs de trouble. Signe du rapport ambigu qu'entretiennent les supporteurs du Kop avec la politique, Fabian raconte une anecdote révélatrice. Lors de la saison 1994-1995, des militants du Parti nationaliste français et européen (PNFE) tentent de recruter et distribuer des tracts à Boulogne. Ils sont rapidement violemment expulsés par les habitués du Kop. Cette situation n'illustre cependant pas une forte opposition idéologique au parti néonazi de la part de ces supporteurs. En effet, nombre d'entre eux ayant des sympathies avec les courants les plus radicaux de ce spectre politique, ils entretiennent un rapport complexe à leur expression dans le contexte footballistique. Afficher une sensibilité politique au sein de la tribune ne pose pas de problème, mais se servir de cette dernière comme un lieu de prosélytisme n'est guère accepté. Ce rapport complexe témoigne une nouvelle fois de toutes les nuances à apporter au caractère militant des hooligans, finalement peu présent malgré une coloration politique évidente.

88. Terme fréquemment utilisé en Europe, il pourrait être traduit par «placiers». Leur rôle consiste à contrôler les supporteurs, à les accueillir et à les diriger vers leurs places. Ils assurent la sécurité dans les tribunes et le respect des règlements intérieurs des stades.

MUSIQUE ET POLITIQUE : UN LIEN ÉTROIT ET OSCILLANT

Comme nous l'avons évoqué en filigrane dans cet article, les liens entre la musique, la culture skinhead et la radicalisation politique des hooligans présents au Parc des Princes se développent au cours des années 1980. Effectivement, la oi!, étiquette regroupant un style développé par les punks, les skinheads et plus généralement les jeunes britanniques issus de la classe ouvrière, s'exporte en France. Du côté des crânes rasés, elle s'inspire de cette culture de stade, en particulier des chants de supporters. Ceux-ci influenceront les refrains, souvent interprétés par des chœurs, l'une de ses caractéristiques fondamentales. Plus encore, la présence de quelques skinheads et de nombreux punks, premiers représentants des tribus urbaines apparues rapidement dans les rangs du Kop, nous permettent d'identifier ce que nous appelons une «matrice punk» de cette forme d'engagement radicale dans le football. Plusieurs parallèles peuvent en effet être dressés entre les sous-cultures musicales associées aux franges les plus virulentes du supportérisme des protagonistes du Kop de Boulogne. Par ailleurs, indifféremment des sensibilités politiques représentées, la présence de membres des groupes musicaux phares de la scène punk et skinhead française est observable à travers l'histoire du Kop. Que l'on pense à Sherwood, à Swingo Porkies ou à R.A.S, aux *fans* de La Souris Déglinguée jusqu'aux membres de Tolbiac's Toads, d'Evil Skins ou de Légion 88, la corrélation entre la musique et cet engagement apparaît comme l'une des pistes de compréhension du phénomène.

C'est évidemment dans le contexte anglais que cette association entre skinheads, musique et football se développe pour la première fois. Dès la première incarnation de la sous-culture skinhead, à la fin des années 1960, le titre ska «Liquidator» d'Harry J. Allstars, fort apprécié des skinheads, est joué régulièrement par les supporters du Chelsea FC et d'autres équipes. Les premiers *bootboys* sont de plus en plus présents dans les tribunes à partir de 1971. C'est cependant au moment de la deuxième incarnation de la mouvance skinhead, se conjuguant au séisme culturel entraîné par l'émergence du punk, que le football et le supportérisme deviennent des thèmes récurrents. En 1978, les groupes phares Sham 69 et Cock Sparrer commencent à faire référence au football dans leurs morceaux. À partir de l'année suivante, les premiers groupes de oi! font de même encore plus fréquemment. Parmi les plus influents, notons Cockney Rejects, The Business, tous les deux *fans* de l'équipe West Ham United et The Last Resort, quant à eux supporters de Millwall. Dans tous les cas, les refrains influencés par les chants des supporters résonnent chez les skinheads, qui portent de plus en plus les couleurs de leurs clubs de prédilection. La reprise par Cockney Rejects de «I am Forever Blowing Bubbles», chanson extraite d'une comédie musicale américaine devenue hymne quasi officiel de West Ham, et ses compositions originales «War on

the Terraces» et «We are the Firm» deviennent des morceaux fétiches des ultras de l'équipe, la Inner City Firm. Alors que ces groupes de la première heure ne proposent pas de message xénophobe ou raciste, la violence des tribunes et les affrontements entre supporters s'avèrent un terrain fertile pour le recrutement de ces jeunes par des mouvements, tels que le British National Front et le British Movement.

Les échanges culturels entre la oi! et les supporters de football sont également nombreux en France. Dans la même optique qu'en Angleterre, les chœurs, inspirés des chants entendus dans les tribunes, résonnent particulièrement avec les groupes qui émergent dans la jeune scène punk et skinhead française, en particulier à partir de l'année 1985. Parmi les plus connus, notons, par exemple, le titre «Dans les tribunes» de Komintern Sect. Reich Orgasm et Snix produisent tous les deux un morceau appelé «Supporter». Il est intéressant de constater que l'association entre football et skinheads dépasse nettement les clivages politiques à cette époque. Alors que les trois morceaux cités n'affichent aucune affiliation politique avec l'extrême droite dans leurs textes, Snix développe certains penchants nationalistes tandis que Sherwood, précédemment cité, s'inscrit plutôt dans des influences libertaires. Contre toute attente, Evil Skins, groupe phare de la bande de Gambetta/Luxembourg, dont la présence est très marquée dans la tribune de Boulogne, ne produit pas, au cours de sa courte histoire, de morceau directement lié au football. De manière surprenante, Bruno, offensif dans les gradins du stade, écrit la chanson «Heysel» pour s'élever contre la violence gratuite, à la suite du drame qui secoua la rencontre entre Liverpool et la Juventus de Turin, et dont le bilan s'élève à 39 morts et 465 blessés, dans un stade belge. Quant à Géno, skinhead ayant lentement dérivé vers le national-socialisme, il se place à contre-courant avec constance dans la chanson «Panem et Circenses» de son premier groupe, L'Infanterie Sauvage, et «Football song» de son second, Totenkopf. À l'époque où il n'a pas encore répondu aux sirènes de l'extrême droite, il voit le sport populaire comme un moyen de contenter le Peuple, comme les jeux dans la Rome antique. Et ensuite, il s'oppose lui aussi à la violence aveugle dans les stades.

Alors que les skinheads sont de moins en moins nombreux au Parc des Princes à partir de la fin des années 1980, puis au fil de la décennie suivante, cette situation ne signifie cependant pas que leur association avec le football disparaît. D'abord, si beaucoup désertent le stade par lassitude, d'autres adoptent des coupes de cheveux et codes vestimentaires moins identifiables. C'est l'heure, également par mimétisme, de la pénétration de Boulogne par la culture *casual*, liée au phénomène ultra et au hooliganisme, prisant des marques de vêtements liées au monde sportif, mais aussi à une certaine classe vestimentaire. L'idéologie nationaliste portée par les skinheads, qu'ils soient

métamorphosés ou partis, demeure l’empreinte désormais majoritaire au sein de la tribune. Mais, à la fin des années 1990, émerge une nouvelle génération de skinheads, cette fois antiraciste, qui s’investit dans le football. Le groupe musical Voices of Belleville exprime sa filiation avec le supportérisme avec la chanson «Hoolie Hoolie». Certains des membres se retrouveront dans le groupe de reggae 8,6 Crew, qui produit de nombreux titres relatifs au football. Dans le morceau «Laisse-moi rêver⁸⁹», on peut entendre: «Oh ! Oh ! J’bois au goulot / J’m’en fous qu’un me prenne pour un poivrot / Et des tatouages sur ma peau / Tel Rico ou Happy Kolo / Parle ! Parle ! des hooligans... / En France, on a nos propres ânes, / Pas besoin des skins de West Ham / Nos dirigeants suffisent au drame». Dans cet extrait, on remarque les références aux influences qu’ont les skinheads anglais associés au club de West Ham United, à Rico, figure du supportérisme au Parc des Princes, ainsi qu’une attaque plus ou moins voilée contre les dirigeants du Red Star FC, équipe fétiche de skinheads et punks de cette nouvelle génération présente au stade Bauer, qui les critiquent souvent. Dans «Jibbers⁹⁰», ils relatent les exploits des groupes de supporters anglais dont ils s’inspirent: «Des marteaux, voilà West Ham / Des lions, voilà Millwall / Des firms⁹¹ de tout le pays / Les *top boys* sont de sortie».

Au Stade Bauer de Saint-Ouen, en banlieue parisienne, pour soutenir l’équipe Red Star FC, des membres du 8,6 Crew sont rejoints par certains du groupe Gonna Get Yours, dont le titre «Echoes of Bauer» relate les vicissitudes de la vie au stade. Avec d’autres, ils forment les Perry Boys, un groupe de supporters emblématique du club au cours des dernières décennies. Ce dernier ne souhaite certes pas afficher d’étiquette politique. Mais il ne manque pas de rappeler les origines populaires et multiculturelles du club et l’antiracisme du collectif. Il célèbre aussi la mémoire du joueur d’origine italienne Rino Della Negra, qui avait rejoint un groupe résistant communiste durant l’Occupation imposée par l’Allemagne nazie en France. Tout cela concourt bien sûr à apporter une sensibilité de gauche à la tribune de Saint-Denis. Parmi eux, les membres du groupe À Cran font partie de la plus jeune génération. Leur morceau «Les sentiers de la gloire⁹²» est également dédié au supportérisme et, plus spécifiquement, au Red Star FC: «Vert et blanc, tu as porté, te battant pour le grand soir / Une étoile ne meurt jamais, sur les sentiers de la gloire.» La référence évidente aux couleurs du club côtoie une allusion «au grand soir», référence au «Grand jour» de la Révolution française par les mouvements socialistes, libertaires et syndicalistes du XIX^e siècle pour

89. Morceau paru sur l’album *Bad Bad Raggae*, sorti en 1999.

90. Morceau paru sur l’album *Old Raggae Friend*, sorti en 2010.

91. Nom donné aux groupes de supporters, hooligans ou ultras, en Angleterre.

92. Morceau paru sur l’album éponyme du groupe, sur Com Records en 2020.

désigner une révolution sociale qui chamboulerait l'ancien monde pour en établir un nouveau. La forte connotation à gauche des paroles du groupe témoigne de l'état d'esprit des supporters du Red Star FC au stade Bauer. S'inscrivant dans la continuité d'une partie des groupes présents à la tribune Auteuil du Parc des Princes, il constitue le pan opposé de la tradition qui se développe au Kop de Boulogne depuis le tournant des années 1980.

À partir de 2010, la fin des abonnements, le placement des spectateurs de manière aléatoire dans le stade, l'obligation de rester assis et l'augmentation des tarifs d'entrée signent la mort de la tribune de Boulogne. Elle accueille désormais les comités d'entreprise et les étudiants. Ce plan Leproux, largement inspiré de ce qui s'est fait en Angleterre quelques années plus tôt pour endiguer le phénomène hooligan, a été quelque peu assoupli depuis. Mais, pour les ultras, le cœur n'y est plus. Le caractère sauvage de certains supporters ne peut plus désormais s'exprimer «à la maison». Cela n'empêche pas, encore aujourd'hui, des éléments d'extrême droite d'irriguer une partie des ultras de la capitale. Mais, depuis les années 1990, le portrait général des supporters n'en finit pas de se diversifier considérablement. Évidemment, nous ne pouvons pas, dans cet article, développer de manière substantielle l'influence du rap et des sous-cultures associées au hip-hop dans les orientations idéologiques des soutiens au PSG. Il est cependant évident que la matrice punk, que nous avons évoquée précédemment, a contribué de façon significative durant des années au développement de tendances politiques au sein des groupes de supporters présents au stade.

CONCLUSION

Dans cet article, nous avons d'abord vu comment l'historiographie relative au hooliganisme et, plus largement, à la violence des foules s'est développée pour produire diverses explications de l'action des supporters de football. Alors que ces théories ont surtout porté sur l'analyse du phénomène dans sa version britannique, nous avons porté une attention particulière au phénomène dans le cadre français. À l'instar des travaux les plus sérieux sur le sujet, nous avons tenté d'analyser la violence dans un cadre footballistique en mettant de l'avant les causes sociales qui la rendent possible. Du contexte d'anomie existant dans les stades à l'analyse des origines sociales des protagonistes, nous suggérons des pistes qui complètent l'analyse des déterminismes présentés par une génération de chercheurs nous ayant précédés.

En portant une attention particulière à la place de l'extrême droite dans ce phénomène, nous rejoignons certaines des analyses de Luc Robène et Dominique Bodin. En effet, celles-ci insistent sur la distinction entre un simulacre correspondant à une surenchère des logiques sportives concurrentielles

et à un véritable engagement politique et idéologique. Alors qu'ils perçoivent nécessairement les skinheads comme vecteurs de cette extrême droite, nos analyses, issues des entretiens menés dans le cadre de notre projet de recherche, nous permettent d'affirmer que cette dualité s'opère également chez ce sous-groupe de supporters. Effectivement, il existe une palette de nuances quant à leurs affiliations politiques, allant de l'extrême droite à l'extrême gauche, en passant par les provocations sans conviction politique réelle. Cependant, il est évident que la génération de skinheads qui, au début des années 1980, intègre le Kop de Boulogne, penchera de manière générale vers l'extrême droite et, conséquemment, teintera la tribune d'une couleur nationaliste et plus radicale encore.

Dans ces premières incarnations du Kop de Boulogne, il est également possible d'identifier des connexions et des filiations avec l'univers punk qui se développe dans la capitale. Les liens entre la oi!, style musical devenu caractéristique des skinheads et inspiré par les chants des supporters, et le hooliganisme sont constants. Ils permettent de brosser un portrait intéressant de l'apport des sous-cultures musicales de jeunesse dans l'effervescence observable au Parc des Princes. Effectivement, l'interconnectivité entre ces modes d'expression d'une jeunesse oscillant souvent entre précarité subie et choisie dans les années 1980 propose une convergence inédite entre des modes de vie, des styles musicaux et des codes esthétiques partagés. Comme l'ont observé d'autres avant, l'impact de la musique comme vecteur d'embrigadement politique constitue également un élément important d'une réflexion sérieuse sur la place jouée par les skinheads dans le développement du Kop de Boulogne.

Nos conclusions s'opèrent autour de deux axes majeurs. Le premier propose que l'action des hooligans dans les stades et, plus précisément au Parc des Princes, répond à des logiques qui dépassent les théories psychologisantes de la violence irrationnelle. Elle s'inscrit dans une compréhension nuancée des interactions entre le rapport de classe et les déterminismes y étant associés, les contextes économiques et politiques en jeu dans l'organisation sociale dans laquelle évoluent ces jeunes désœuvrés et les filiations qui existent au sein de mouvements sous-culturels irriguant les sociétés post-Deuxième Guerre mondiale. Le deuxième point fondamental, qui touche particulièrement notre analyse du Kop de Boulogne à Paris, réside dans l'importation d'une dimension politique – et des oppositions et divisions qu'elle entraîne – au sein de la tribune par une génération de skinheads pour qui la musique joue un rôle fondamental dans le développement idéologique et identitaire. Effectivement, alors que punks et skinheads sont indissociables des scènes musicales auxquels ils appartiennent, les visions politiques qu'ils déploient dans leurs chansons et les oppositions entre bandes qu'ils engendrent dans le

contexte plus large de l'*underground* parisien sont des vecteurs de radicalisation importés dans les tribunes. Comme nous l'avons mentionné, les degrés de pénétration idéologique oscillent, d'un côté, de provocation répondant à des logiques sportives à une réelle tentative d'embrigadement, et, de l'autre, jusqu'à une construction antagoniste visant à s'opposer aux avancées de l'extrême droite dans le stade. Cependant, il appert que le noyau dur du Kop de Boulogne, inspiré par un certain mimétisme face à leur pendant anglais, s'immisce dans le football suivant une matrice inspirée des mouvements punk et skinhead, pour qui le rôle de la musique est central et transpose une certaine volonté de radicalisation à l'extrême droite observable au sein du mouvement au cours des mêmes années.